

Canotage

Avoir deux lacs à disposition, c'est presque forcément posséder une barque, et quand le lac présente tous les avantages propices à une promenade lacustre, embarquer pour quelque délicieuse récréation.

Ces promenades ont certes été cent fois fixées par l'image, beaucoup moins par le texte. Celui-ci comblera un rien cette lacune.

Va et découvre ton lac !

Quand c'est sec, et qu'ainsi on évite le trottoir et la proximité immédiate des voitures, on y passe combien de fois par année ? Des dizaines. Et pourtant, c'est à chaque fois différent. La végétation varie au fur et à mesure que les jours se succèdent. Une espèce s'épanouit puis disparaît pour faire place à une autre.

On se souvient parfaitement quand ils venaient de rétrécir le lac, les vandales, et que cette vaste zone était encore vierge, faite de cette terre blanche et crayeuse où rien ne semblait devoir pousser. Et pourtant on y vit tôt des herbes hautes et coupantes, et puis même rapidement des buissons, des saules, avec lesquels l'un de nos employés italiens confectionnait des paniers d'osier. Il coupait les branches, il enlevait l'écorce et puis il tressait. Et il faisait ça pendant qu'il gardait les vaches en ce bord du lac, pas qu'elles ne se mettent à désertter la zone qui servait à la pâture du matin, tandis que pour la nuit, dès la deuxième traite, on dirigeait ces bêtes sur la Combe, où elles pouvaient aller, tranquilles, jusqu'au Lieu. Elles revenaient d'elles-mêmes à proximité du village quand arrivait l'aube et qu'il leur faudrait retrouver l'écurie pour la première traite.

Et maintenant, cette même zone, que l'on ne pâture plus, elle s'est couverte d'une végétation étonnante, avec des fleurs d'une beauté suprême, des orchis surtout, de plusieurs espèces qui se suivent les unes les autres dans la magnificence de leur floraison. On ne peut s'empêcher à chaque fois de les admirer et de les aimer. Et pourtant ils sont des centaines voire des milliers quand c'est leur haute époque. Ils ne se touchent pas tous certes, mais ils piquent cette zone aux herbes dont la couleur oscillera toujours entre le vert et le brun, de points colorés, rouges ou roses, de taches heureuses, pourrait-on dire. Et voilà aussi soudain que les senteurs relativement discrètes mais néanmoins bien perceptibles de cet environnement, nous ramènent en d'autres temps. Il y a d'abord l'odeur subtile de ces orchis, à laquelle se mêle celle plus acide des plantes coupantes comme les roseaux. Il y a aussi, pour qui veut prendre le temps de humer cette complexité émouvante, celle de la vase, du lac, des poissons, des grenouilles. Une odeur qui ne peut que vous rappeler ces temps heureux où nous allions sur le Brenet, en barque, à deux.

Quelle aventure, mes amis. On prenait celle de l'oncle. On quittait le rivage qui ne devenait plus qu'un lointain sans importance. Car désormais nous étions des navigateurs. Et nous savions ramer sans faire trop d'éclaboussures. Ou si

nous en faisons, c'était de façon volontaire. Un bon coup dans l'eau et l'autre reçoit tout dans la figure. On menait bon train. On se rendait à l'île. On remontait le canal. On allait partout où cette barque pouvait nous emmener. On faisait attention avec nos rames, car l'on imaginait que l'oncle n'aurait pas été content si l'on était rentré avec l'une d'entre elles brisée en sa partie la plus fragile, là où elle est la plus large, ce qui permet de prendre appui dans l'eau et de faire aller libre ta barque qui ne demande qu'à fendre les flots sombres du lac quand c'est profond. Des poissons en sortaient qui faisaient un petit plouf. Ça sentait la grenouille, par là, la vase, le lac quoi. Les insectes, des mouches noires comme de l'encre, nous assaillaient. Elles nous pénétraient dans les yeux et dans les oreilles. Il y en avait des millions. Est-ce pour cela que les hirondelles aimaient elles aussi le lac. Elles venaient du village. Elles rasiaient les flots. Et elles le faisaient plus encore quand il semblait que l'air humide tendait à l'orage. Un air lourd, presque collant. Mais qu'importe. On trempait sa main dans l'eau qui était tiède, douce au toucher, amie, presque. On la voyait verte par endroit, à cause des mousses du fond sans doute. On avait foulé l'île et ses plantes coupantes, des roseaux plus grands que nous. On y était de véritables Robinsons. Et l'on croyait surtout être les premiers, alors que tous les enfants du village, des Crettets en particulier, avaient depuis longtemps déjà exploré cette île. Et que cette fréquentation avait même tracé comme un chemin sur cette modeste retraite envahie par les grands arbres et par cette végétation de jungle. Ici personne n'aurait eu l'idée de bucheronner. Les arbres en conséquence perdaient des branches ou se couchaient, alors voilà un fouillis bien propre à nous faire rêver. Ne nous manque plus que la machette pour avancer au travers de cette exubérance qui nous a mis loin du monde. Encore que l'on entendait des bruits du côté du Pont, des voitures sans doute. Et puis là aussi ça sentait la grenouille, à plein nez.



Mais il fallait retrouver l'eau libre pour tenter de battre des records tout en nous dirigeant contre la Tornaz. On la voyait tout au bout, du côté de Vallorbe, petite maison située en bordure, là où l'eau disparaît dans un tunnel pour ressortir beaucoup plus loin, au sommet du Crêt des Alouettes. On imaginait alors son parcours sous la montagne, on tentait de se rendre compte de ce monde technique que l'on connaissait ici depuis le début du siècle. Et puis là-bas, on abordait. Roseaux, terre blanche, quelques cailloux, mais surtout des ruisseaux. Ceux-ci drainaient une eau qui naissait là-bas, dans ces champs que l'on ne pouvait voir à cause des arbres. Ils avaient créé plusieurs branches. On les faisait se rejoindre en creusant dans le sol. C'était un monde hydrologique. Que nous modifions à notre guise dans une terre meuble où nous n'espérons pas découvrir un tesson de bouteille, car nous étions pieds nus et nos pas s'enfonçaient parfois dans ces sable que l'on aurait pu penser mouvants.

On était bien. On était seul. On se croyait des entrepreneurs. On était naturellement en pantalon courts. A l'aise, la couillasse ballotant parfois un peu dans une culotte trop large. Ca sentait la vase à plein nez. Et les roseaux. Ceux-ci bruissaient, serrés les uns contre les autres, une sorte de musique. De l'endroit, de la nature, de ce que l'homme ne touche pas, qui est libre. Comme nous l'étions. Si libres que nos parents ne savaient même pas que nous étions ici. Ni notre grand-mère qui redoutait le lac comme la peste depuis que son frère, en d'autres temps, des temps vieux, s'était noyé. Le drame à hanter la famille tout un siècle. Il était probable alors, que le pauvre était encore là-bas, qui reposait au cimetière du village que l'on avait pu apercevoir peu après notre mise à l'eau. Mais nous avions autre chose à penser. Il fallait achever notre grand œuvre et puis réembarquer. On passait alors près de Bonport et de ses vannes, monde un peu inquiétant, car là il y a de la profondeur. L'eau semble plus sombre, moins verte, peu accueillante. Passons. Rames que tu rames, mon ami. On n'apprend plus. On le sait. Aussi bien que les pêcheurs, le croit-on. Ce qui peut être vrai. A force. On sent toujours le lac où qu'on aille, et ces hirondelles dont on parlait tantôt, on les voit tout à coup mieux encore. Points noirs au-dessus du lac venus du village. A raser l'eau. Points noirs cette fois-ci à peine perceptibles sur le village que ces magnifiques oiseaux semblent protéger. Et aimer. Puisqu'ils ont choisis notre agglomération paysanne comme point d'attache.

On est donc sur le lac. Comment être mieux qu'ici, je vous le demande ? Avec toutes ces impressions, ces bruits, les rames dans l'eau, la barque qui a ses propres bruits, le cri des oiseaux du lac, des foulques par exemple, des poules d'eau. Le coassement d'une grenouille tantôt alors que nous foulions l'île. Avec ces odeurs, un peu âcres parfois, plus fortes aussi quand l'on se rapproche de la rive et que l'on retrouve les roseaux qui bruissent sous le vent.

On a accosté à un petit port qu'il y a parmi eux. A l'emplacement que l'on sait, qui est un triangle dans la bordure du lac. Personne, que nous, enfants du village, enfants heureux qui n'oublieront jamais ces virées insouciantes sur

l'eau, ces belles aventures que nous nous sommes imaginées, et surtout cette volupté suprême d'être dans une barque, de s'y trouver à l'aise tout en sachant la conduire à bon port.

Alors voilà, c'est ce que tu as eu dans ta tête, alors que tu longes ce chemin pour la millième fois et que tu peux voir, à ta gauche, l'arrière de ces bâtiments un peu tristes de la partie basse du village, des Crettets, comme on l'appelle. Et qui est un monde différent pour nous qui habitons un autre quartier d'où le lac n'est plus qu'un lointain que nous n'apercevons qu'à peine dans une trouée qu'il y a entre les maisons.

Promenades sur le lac Brenet



La plus ancienne, fin du XIXe siècle à Bonport, alors que la maison n'a pas encore été sinistrée.



Avec une surface d'eau aussi merveilleuse, nul ne s'étonnera de l'envie de promenades lacustres. Les enfants sont aussi de la partie.



Les petits-enfants de Jules Gollay profitent de tous les avantages que peut leur offrir la Vallée.



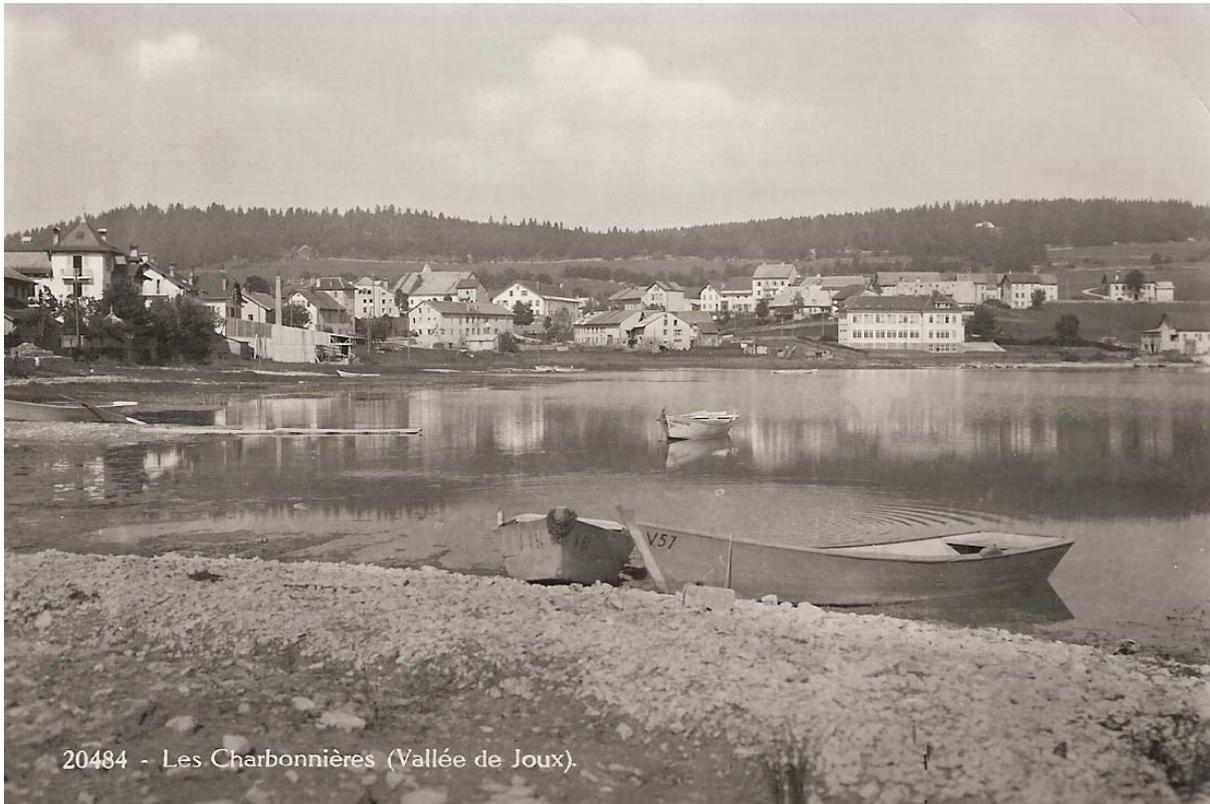
Quand ces messieurs emmènent ces jolies dames sur le Brenet. On est au milieu des années vingt. Présence sur la rive de la Zénith et de la scierie de Jules-Louis Rochat.



L'eau est suffisamment bonne pour se mettre aussi à l'eau.



Elie Rochat-Golay (1870-1926) emmène dame Lucie (1871-1926) sur les eaux du Brenet.



Le Brenet toujours dans sa plus grande extension quoique le niveau du lac soit très fluctuant.

Promenades sur le lac de Joux



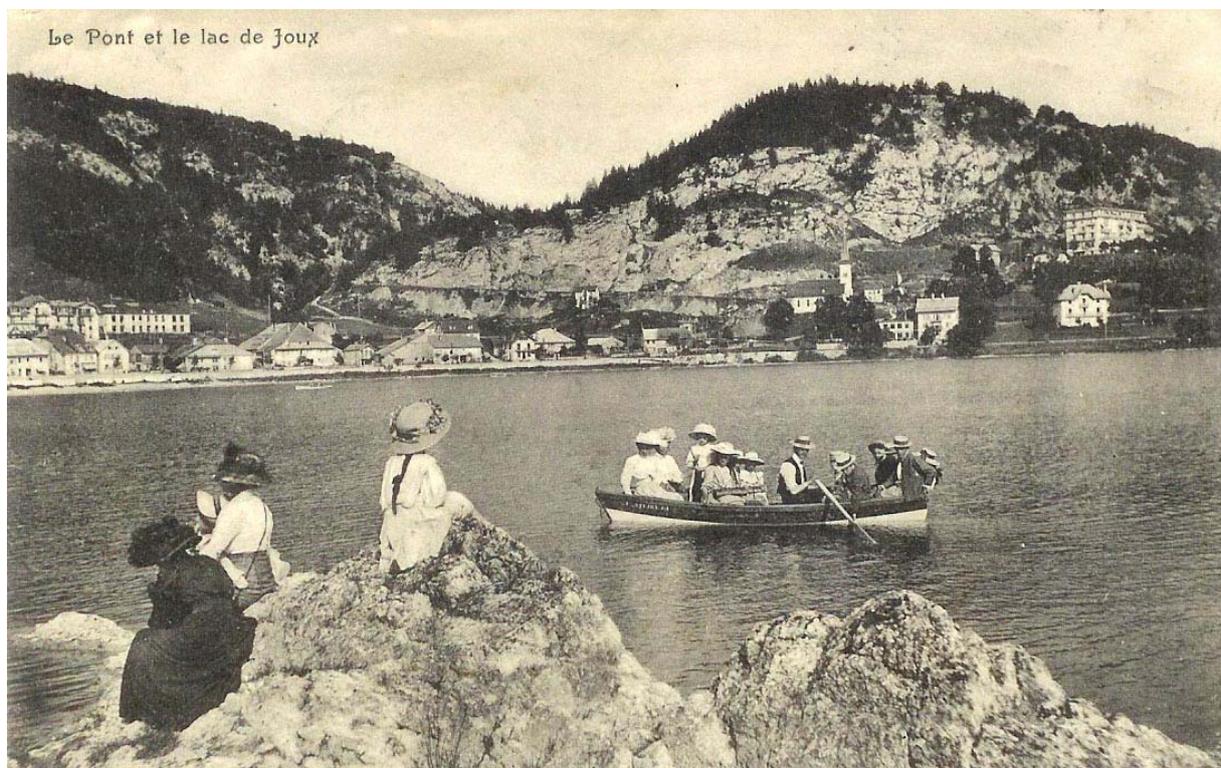
Le lac de Joux, surtout au niveau du Pont, est plus encore favorable aux délices lacustres.



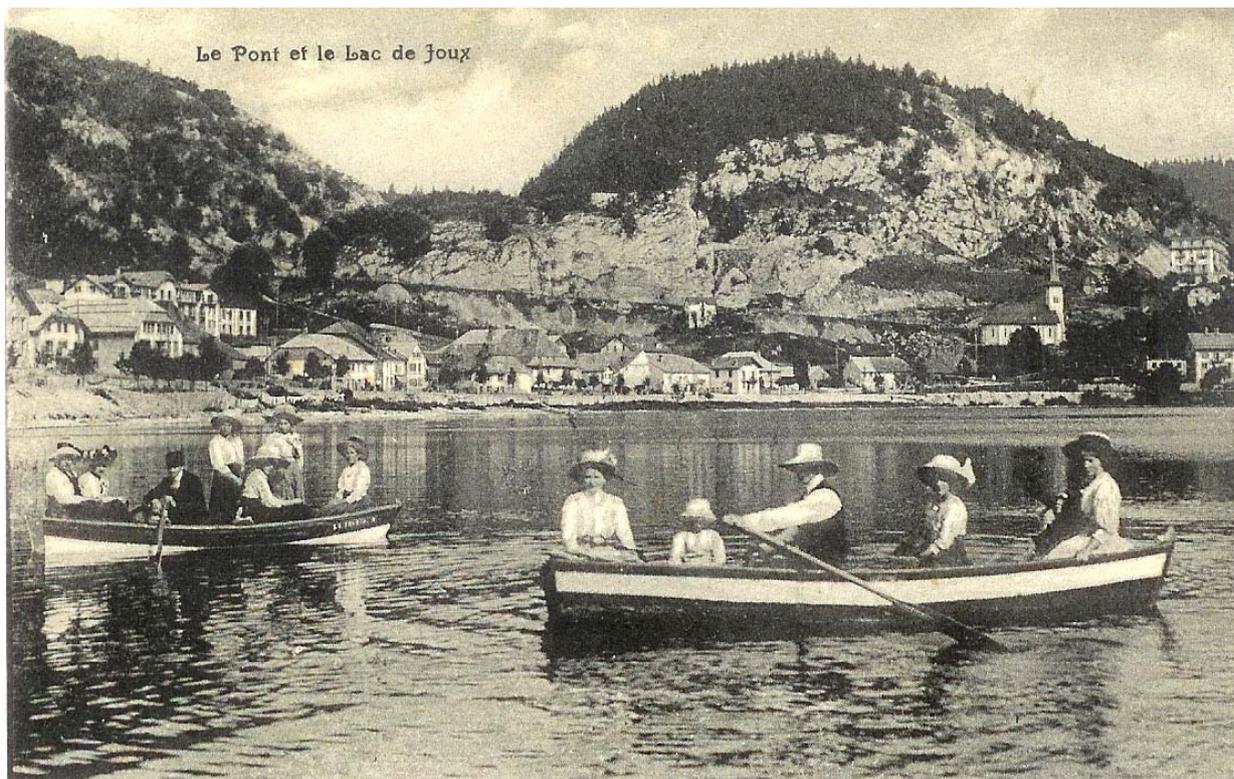
Quand le Caprice (avant 1912) croise les barques de plaisance.



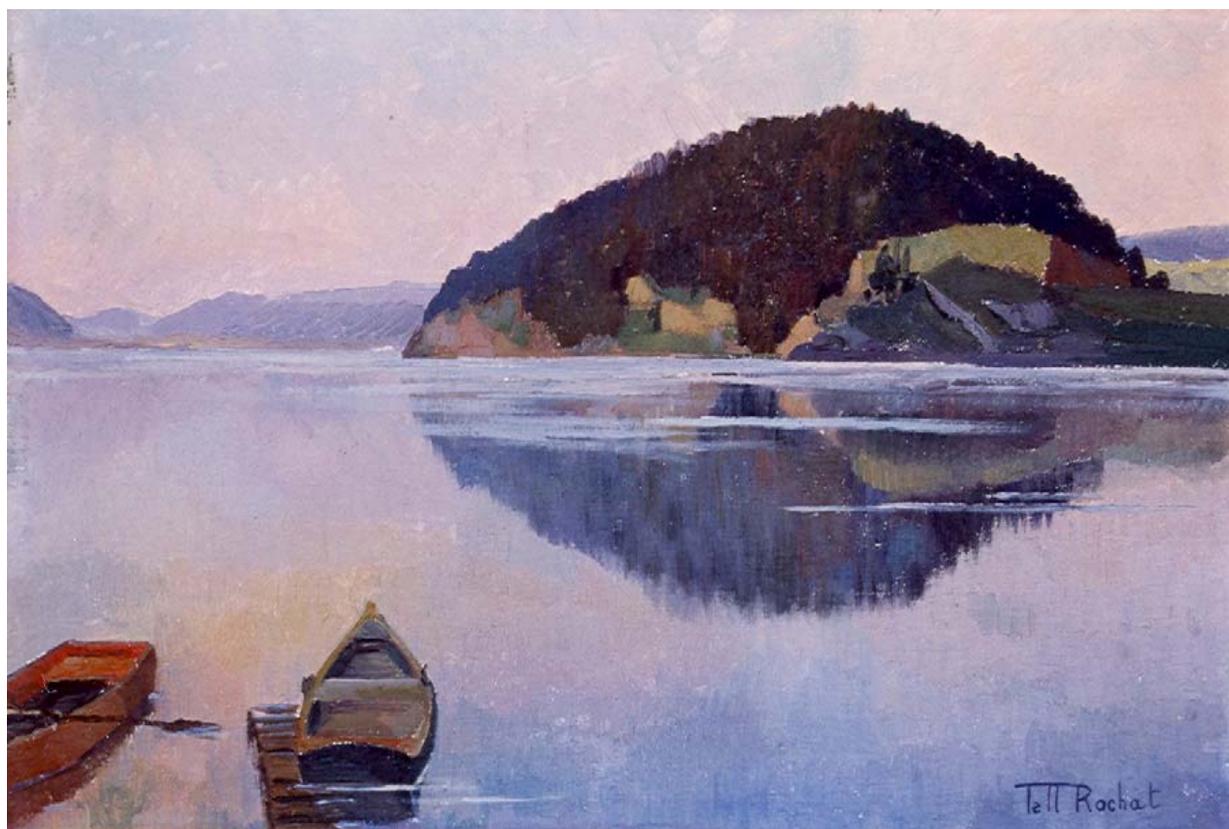
Les cartes de fantaisie témoignent à leur manière du canotage.



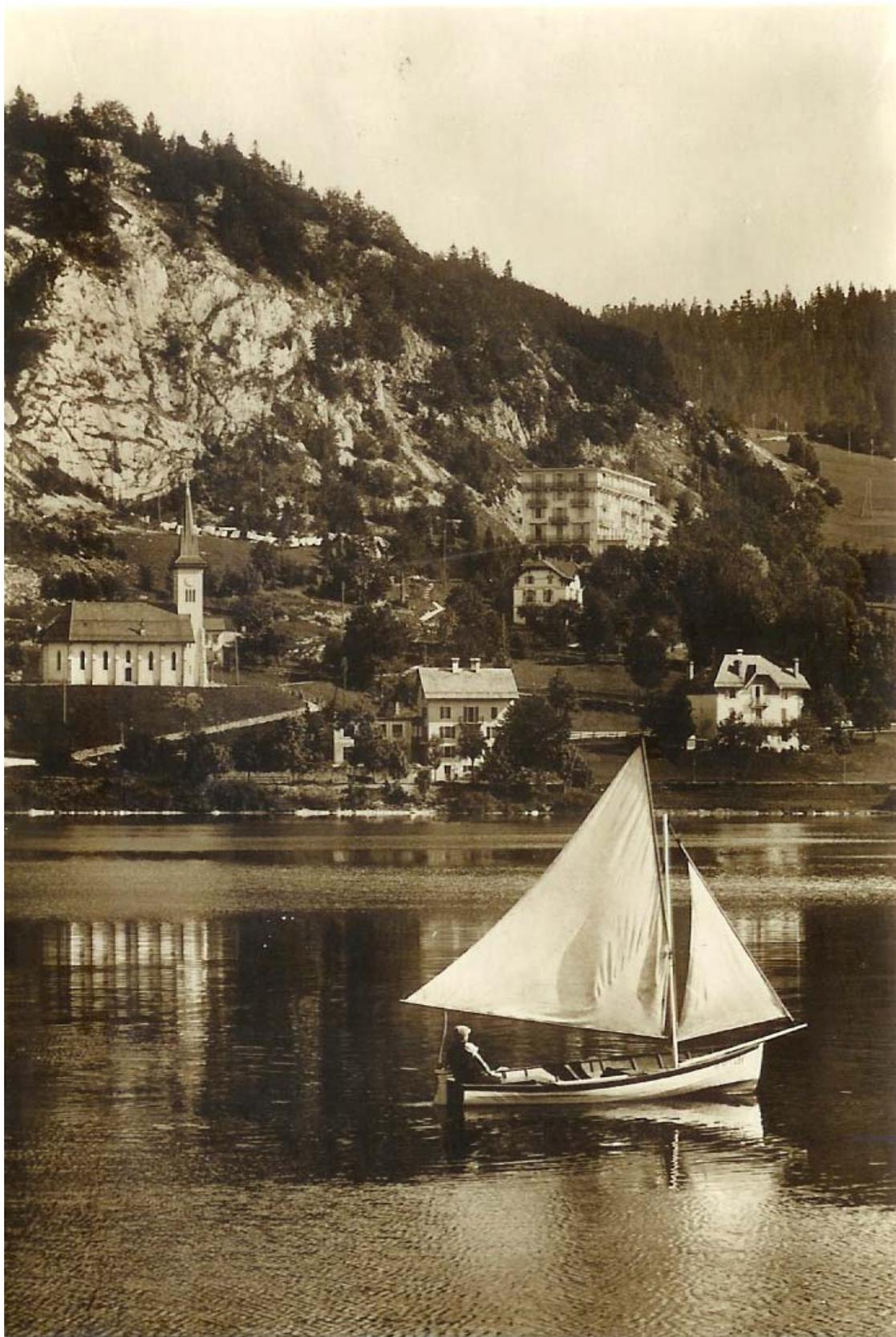
Les rochers, aujourd'hui proches de Pégase, émergent des eaux quand le niveau est bas.



Le canotage est l'une des nombreuses activités de loisir proposées par le Grand Hôtel.



Tell Rochat des Places témoigne aussi du canotage, et surtout de la célèbre colline des Epinettes.



Le grand rêve d'Edgar Rochat des Charbonnières, pêcheur.



Rien ne change vraiment au fil du temps.



